



le

environnement

L'empreinte en eau, révélateur de notre consommation des ressources planétaires

À l'instar de l'empreinte écologique, cet indicateur vise à quantifier la consommation d'eau qui se cache dans chaque produit ou service.

Avec la publication en février dernier d'un manuel explicatif et méthodologique¹, le concept d'empreinte en eau est venu s'ajouter aux outils de mesure de l'impact de l'activité humaine sur les ressources naturelles. Il a été développé au sein de l'Université de Twente, aux Pays-Bas, par une fondation, le *Water Footprint Network*, qui s'est donnée pour mission de promouvoir la transition vers une utilisation soutenable, équitable et économe de la ressource mondiale en eau douce. À la base de cet indicateur, on trouve la prise en compte des usages direct et indirect d'eau pour la production d'une marchandise ou d'un service consommé. Le Professeur Arjen Hoekstra, à l'origine du concept, s'est tout d'abord intéressé à la notion d'eau « virtuelle » (l'eau nécessaire à la production des biens importés) développée par le géographe britannique John Anthony Allan. Afin de refléter l'impact global sur la ressource, l'empreinte en eau intègre, par unité de temps, les volumes d'eau dite « bleue » consommée en surface ou sous terre (ce qui correspond aux statistiques traditionnelles concernant les prélèvements d'eau douce), d'eau « verte » consommée sous forme d'eau de pluie stockée dans le sol et d'eau « grise », le volume d'eau utilisé pour diluer l'eau polluée par

la production d'un bien ou d'un service jusqu'à ce qu'elle soit conforme aux normes de qualité.

Cette analyse permet de comparer l'empreinte de différentes productions et services dans leur valeur globale. Mais la comparaison peut être plus fine selon le « type » d'eau nécessaire et dont l'impact du prélèvement peut varier en fonction, notamment, de l'abondance de la ressource sur le lieu de production. Mais il faut nuancer l'empreinte moyenne « par produit » : l'em-

Aux prélèvements classiques d'eau douce, l'empreinte en eau intègre le volume nécessaire pour maintenir la qualité de la ressource

preinte en eau de la viande bovine issue d'un système industriel (qui importe une part plus importante d'aliments) peut être composée en partie d'eau bleue utilisée pour irriguer des cultures fourragères loin du lieu d'élevage, dans une zone où l'eau peut être plus ou moins abondante. L'empreinte de viande bovine issue d'un système herbager sera, elle, principalement composée d'eau verte utilisée par les pâturages, qui aurait pu être affectée à d'autres cultures.

Plus globalement, l'empreinte est amenée à renseigner sur la durabilité globale de l'activité humaine, puisqu'elle « se situe dans le contexte de la capacité de la planète à supporter la consommation et la pollution de l'eau par les êtres humains, analyse Arjen Hoekstra. À l'échelle d'un bassin, une empreinte en eau supérieure aux ressources en eau douce disponibles n'est pas soutenable. Pour quantifier les ressources disponibles, nous déduisons aussi des ressources les besoins "environnementaux", c'est-à-dire les besoins en eau douce des écosystèmes pour fonctionner normalement. »

Contrairement aux autres pays européens, la France exporte plus d'eau virtuelle qu'elle n'en importe, probablement du fait de ses exportations agricoles. Mais son empreinte en eau est de 1786 m³/an par personne, dont 47,3% en dehors du territoire (l'empreinte moyenne mondiale étant de 1385 m³/an par personne). De ce point de vue, elle n'est pas très différente du reste de l'Europe, dont l'importation de productions gourmandes en eau comme le sucre, le coton ou le soja pèse sur les ressources en eau des régions exportatrices, souvent caractérisées par un manque de mécanismes de gouvernance et de conservation d'eau.

¹ - Disponible en anglais sur : www.waterfootprint.org